



U
N
E CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

Raphaël Majan

CHEZ L'OTO-RHINO



Extrait de la publication

CHEZ L'OTO-RHINO

Du même auteur,
dans la même collection

L'APPRENTISSAGE, 2004

Raphaël Majan



U
N

E CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

CHEZ L'OTO-RHINO

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Extrait de la publication

*« Si, après chaque meurtre, on arrêtait immédiatement
le premier ou le deuxième venu,
il n'y aurait plus de crime impuni, et la police gagnerait
un temps fou qu'elle pourrait consacrer à des opérations
de sécurité pour rassurer la population », écrit*
dans un de ses carnets le commissaire Liberty Wallace,
avant d'assassiner lui-même pour mieux prouver
l'efficacité de sa méthode.

© P.O.L éditeur, 2004

ISBN : 2-84682-017-1

www.pol-editeur.fr

« Ça fait mal, docteur ? »

Mardi 8 avril 2003, le commissaire Wallance a rendez-vous à neuf heures chez le docteur Miradant, oto-rhino qui lui a été recommandé par Lavraut, son adjoint depuis dix ans. Il y va sans en attendre grand-chose. Son subordonné l'a convaincu de consulter parce que, deux semaines plus tôt, tandis que Wallance interrogeait un témoin dans l'affaire Tarismati, Lavraut est entré dans le bureau comme il lui est loisible alors que le témoignage mettait fortement en cause Erwan Hit, déjà suspect, et que le commissaire ne réagissait aucune-

ment. La vérité est que Wallance n'écoute pas, souvent les conversations l'ennuient et les interrogatoires ne sont jamais que des conversations élaborées. Mais bon, Lavraut lui dit qu'il est courant de se croire distrait quand on a juste perdu un peu d'acuité auditive et que lui-même, Martine et les enfants sont très satisfaits du docteur Miradant. L'adjoint prend soin de ne pas prononcer le mot « sourd », le commissaire est irritable. Le cabinet de l'oto-rhino est villa Amélie, presque à Porte-des-Lilas, il faut changer à Châtelet, il y a un monde fou sur le quai, on bouscule Wallance, il bouscule en retour, récoltant des coups d'œil meurtriers, les siens ne le sont pas moins mais il se flatte que lui n'est pas une poule mouillée et que rien ne lui interdit de mettre ses regards à exécution, ce ne serait pas la première fois.

Il a pris une assurance supplémentaire depuis qu'il a décidé de tenir un rôle actif dans un nombre croissant d'assassinats. Ça n'empêche que, en sortant du métro, il ne trouve pas la villa Amélie. Devant une école, il se renseigne auprès

d'un policier qui l'oriente mal après lui avoir parlé comme si le commissaire, dont l'agent ne peut pas savoir qu'il est commissaire, était un pervers à l'affût de n'importe quel prétexte pour s'attarder en un lieu où traînent de jeunes enfants des deux sexes. Deux gamins et deux gamines de huit à dix ans font d'ailleurs quelques instants la ronde autour de lui en chantant sur l'air de « On est les champions » : « On veut pas d'bonbon, on veut pas d'bonbon, on veut pas d'bonbon d'ce monsieur. » « S'ils préfèrent des pruneaux », écrira dans un carnet avoir pensé Wallance, il y a certainement une part d'humour dans cette notation. Quand il trouve enfin la villa Amélie, il se rend compte qu'il aurait mieux fait de descendre à Saint-Fargeau, ce sera pour la prochaine fois s'il y en a une, il est neuf heures dix lorsqu'il sonne au cabinet du docteur Miradant. Comme il avait insisté qu'il était pressé et voulait le premier rendez-vous de la journée pour être sûr qu'il n'y ait pas de retard, la secrétaire qui lui ouvre fait une remarque à laquelle il se trouve démuné pour rétorquer. Ça le frappe comme le petit personnel

est désagréable mais il a l'honnêteté de pondérer dans ses carnets parvenus en ma possession, estimant que le commissaire divisionnaire Gou, son supérieur, ne vaut fréquemment pas mieux.

L'oto-rhino est un homme de son âge, plus petit et plus mince, qui se permet aussi une réflexion. Comme Wallance raconte qu'il vient par acquit de conscience, à la demande de son subordonné déjà client du docteur, mais qu'en vérité il est surtout distrait, Mirandant répond :

– Oui, j'ai remarqué votre distraction. Je crois que vous teniez absolument à avoir un rendez-vous à neuf heures et que vous n'êtes cependant arrivé qu'à neuf heures dix.

– Si je n'entends pas, c'est que je n'écoute pas, la plupart du temps, répond seulement Wallance.

Ici, il n'est pas le roi mais, d'un autre côté, peut avouer se désintéresser de certains aspects de sa vie professionnelle sans que cela le mette en faute comme ce serait le cas devant Lavraut ou n'importe quel collègue. En outre, tactiquement parlant, prétendre ne pas écouter ce qu'on lui dit met sa dignité à l'abri d'éventuelles remarques

agressives du médecin. De toute façon, Wallance est combatif.

– Mais j’ai une petite gêne, aux deux oreilles mais surtout la droite, dit le commissaire parce que c’est vrai et qu’il ne veut pas être venu pour rien.

Miradant saisit un petit entonnoir et s’apprête à le lui enfourner dans l’oreille droite.

– Ça fait mal, docteur ? dit Wallance.

– Pas du tout.

L’oto-rhino est tellement convaincu de l’innocuité de son geste qu’il ne prend pas la moindre précaution et le commissaire hurle une seconde avant d’avoir honte, mais la surprise, ce n’est pas parce qu’il est courageux, audacieux même, que Wallance n’est pas douillet. Se rappelant sa question ainsi que la réponse négative et la douleur qui ont suivi, il écrira dans un carnet, évoquant cet épisode : « Et si je lui avais demandé “Ça fait mal, docteur ?” en lui entrant au marteau un clou dans la tête par l’oreille, il aurait aussi dit “Pas du tout” ? », montrant comme sa prétendue quête absolue de justice peut à l’occasion être contaminée par l’aigreur ou le ressentiment. Il s’avère en tout cas

que, au même titre que les crétins qui l'ont chahuté sur le quai du métro (et pour certains dans la rame), le docteur Miradant n'est certes pas à écarter d'emblée dans le cadre de ses prochains agissements assassins.

– Je comprends votre souffrance, dit l'oto-rhino qui a finalement réussi à introduire sans cri un petit instrument dans l'oreille droite du commissaire. Vous êtes complètement infecté.

Du coup, l'ouïe passe au second plan à la satisfaction générale. Miradant constate que c'est pareil à gauche, quoique moins avancé. Il prescrit des antibiotiques, Wallance va encore devoir passer à la pharmacie, à quelle heure sera-t-il au bureau ? Tant pis, il achètera les médicaments à côté de chez lui en rentrant ce soir. Pour l'oto-rhino, c'est fini, il ne reste qu'à payer et à filer à la brigade.

– Comment, quatre-vingts euros ? Lavraut m'a dit soixante qui n'est déjà pas donné.

– Vous n'avez qu'à consulter M. Lavraut si vous l'estimez meilleur marché. Si vous trouvez moins cher ailleurs, je ne rembourse cependant pas la différence, ironise le docteur Miradant.

Le commissaire sort furieux, moins désarmé que l'oto-rhino imagine. Si rien de plus consistant ne fonctionne, Wallance peut toujours lui susciter un contrôle fiscal, on n'en raffole pas dans les professions libérales.

L'homme qu'on appelle Liberty Wallace

Dans le métro, il a encore à faire à une foule grossière, même si un peu moindre. Cette fois, il est assis tout le trajet et peut se déchaîner plus confortablement contre ce crétin de Lavraut, que par ailleurs il aime bien et dont il respecte l'intelligence. Mais pourquoi l'avoir envoyé chez ce tout petit oto-rhino au tarif exorbitant ? L'épouse de son subordonné est-elle une milliardaire pour le payer à toute la famille, parents et enfants, pour le contentement de tous ? Ou est-ce un signe du destin, un message pour inciter le commissaire à faire le ménage dans

les dépenses de santé, plombées par les déficits que l'on sait? Wallance ne veut pas se laisser entraîner par sa mauvaise humeur. Sous peine de perdre son caractère sacré, sa tâche n'est pas d'accomplir une vengeance personnelle mais d'assurer le triomphe de la justice. Certes, si les deux vont de pair, pourquoi se priver? Il ne serait cependant pas raisonnable de soumettre le succès de son immense entreprise aux hauts et aux bas de ses antipathies. D'autant que le docteur Miradant n'est pas une victime idéale, avec son cabinet où on ne peut pas entrer sans que ça se sache, ce qui en fait un assassiné à problème, et son assistante et son lieu de travail comme alibis, de sorte qu'on ne peut le proposer que pour les assassinats commis en dehors des heures ouvrables, et encore, les médecins ont parfois des journées interminables, nous le font-ils assez remarquer. Toutefois, un aphorisme de Wallance destiné à ne jamais lui faire perdre espoir dans ce genre de cas est noté à plusieurs reprises dans les carnets, et il l'a également dit en diverses occasions à Lavraut : « Si on a parfois un alibi, on a toujours des mobiles. »

En plus, Lavraut est tellement en retard, ces jours-ci – Martine prétend passer du temps chez sa mère et il a à s'occuper des enfants –, que Wallance lui a fait une réflexion hier, pas désagréable mais une réflexion, si bien qu'il s'attend à ce que Lavraut se venge aujourd'hui, ce qui n'est pas grave mais ne fait jamais plaisir. Le commissaire arrive à dix heures et quart et un nombre anormal de policiers lui disent « Bonjour Liberty ». Liberty est le surnom qu'on lui donne en référence au film de John Ford *L'homme qui tua Liberty Valance* et sans doute qu'il est passé à la télé hier soir ou que quelqu'un avait loué le DVD dans une soirée entre collègues, cette recrudescence dans l'emploi de « Liberty » se produit à intervalles irréguliers. Ça ne l'agace pas qu'on l'appelle ainsi quand ce sont des collègues avec qui il est en contact, lorsque ce sont des inconnus qui cherchent à se faire mousser piteusement comme ce matin c'est moins sympathique. Quand il entre dans son bureau même, il constate que son adjoint, qui est celui qui le connaît le mieux et trouverait irrespectueux d'employer un surnom plutôt que son grade, n'est

toujours pas là. Lavraut se pointe à onze heures moins le quart, l'air pas gai, expliquant qu'Emily (c'est la plus jeune, trois ans) était malade et qu'il a fallu trouver une voisine pour la garder vu que Martine n'est pas là, je vous expliquerai, commissaire.

– Elle est de nouveau « chez sa mère »? dit Wallance.

Il parle avec des guillemets parce que ça fait plusieurs semaines qu'il essaie de faire comprendre à Lavraut que sa belle-mère cache peut-être un amant, c'est banal, il se voit dans le rôle de l'abbé Faria expliquant au détenu de la cellule voisine que c'est une machination contre lui qui l'a mené là, mais dans ce cas précis Edmond Dantès n'y croirait pas, Lavraut s'obstine à être convaincu de l'innocence de Martine et Wallance reste avec son trésor d'exégèses inexploité.

– Non, commissaire, vous aviez raison. Je vous expliquerai.

Pas pour le moment car Wallance doit filer chez le commissaire divisionnaire Gou, son supérieur, qui ne l'appelle Liberty que lorsqu'il feint l'affection ou la complicité.

– Wallance, je suis désolé de revenir sur l'affaire Faribol, mais je suis surtout désolé d'avoir à y revenir. Ne me dites pas que vous n'en êtes toujours nulle part.

Jean-Pierre Garhibol, un peu connu comme clown sous le nom de Faribol, a été assassiné il y a six semaines. Au départ, Wallance (qui n'est pour rien dans le crime) a mené l'enquête à son rythme jusqu'à ce que la hiérarchie s'en mêle, qu'on demande des résultats « là-haut ». Il a alors fait avouer Manfred Silva, homme spécialement sinistre qui se révéla spécialement peu résistant, le mari d'une femme que le guignol guignait en vain. Conseillé par son avocat, Manfred Silva est revenu sur ses aveux, le commissaire n'avait pas pensé une seconde que c'était vraiment lui l'assassin de sorte qu'il a été plus surpris de la première déclaration que de sa rétractation. Comme on avait rendu les aveux officiels, cela fait cependant mauvais effet et Gou veut que son subordonné le tire de ce mauvais pas où il l'a pourtant poussé par sa demande précipitée d'un coupable.

Wallance a beau assassiner des gens, il n'est pas le seul au monde et ne couvre donc pas cent pour

cent de la production des assassinats, ce qu'il regrette car c'est plus facile de dénicher un coupable tambour battant quand on a vécu le meurtre de l'intérieur. Il notera dans un carnet que si Gou et lui étaient seuls sur un terrain vague désert, l'autre lui parlerait sur un autre ton, ce qu'il a le bon goût de ne pas expliciter en tête-à-tête avec son supérieur dans son bureau mais montre l'état de ses nerfs le 8 avril 2003, alors qu'il n'est même pas encore midi.

– Nulle part, avoue-t-il. Tout le monde a un alibi, on dirait presque un coup monté. Il n'y a que l'éléphant à ne pas en avoir dans tout le cirque, j'ai cru comprendre qu'il s'était promené plus librement qu'il aurait dû, mais les blessures ne sont pas sa patte.

– Ne me parlez pas sur ce ton, commissaire.

– Oui, monsieur, dit Wallance qui soupçonne que Gou vient justement de se faire parler sur ce ton par quelqu'un d'habilité, ça pourrait aussi arriver très bientôt au pauvre Lavraut si ces inflexions ironiques et désagréables, telle une balle un escalier mais en rebondissant de plus en plus fort, descendent toute la chaîne hiérarchique. Et je suis

tout nu aussi dans l'affaire Baraoui depuis que le laboratoire a saboté sans recours les analyses.

– Lavraut m'a dit que c'était Van Ettine.

– Oui, Lavraut n'en démord pas. C'est sûrement Van Ettine mais on n'a rien contre lui.

– Eh bien, cherchez. Et le jeune homme qu'on a retrouvé dimanche ?

– Richard Dormoy, vingt et un ans. Une dizaine de coups de poignard dans le cœur et l'abdomen. On n'a pas encore beaucoup plus.

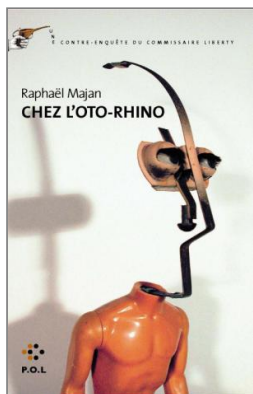
– Si vous croyez que ça va satisfaire les médias, vous n'avez pas dû regarder souvent la télévision dans votre vie, commissaire. Ni lire un journal, ni lire un journal, répète Gou comme le comble de l'analphabétisme.

– Oui, patron, je m'en occupe, dit Wallance en sortant piteusement.

Souvent il dit « monsieur » ou rien du tout, il n'emploie le mot « patron » que par malveillance, pour que Gou ne se croie pas au faite du chic, protégé par sa tour d'ivoire, s'imaginant que son travail relève plus de la haute diplomatie que de la basse police sous prétexte qu'il ne fiche rien que

Achevé d'imprimer en avril 2004
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1861
N° d'imprimeur : XXXXX
Dépôt légal : mai 2004

Imprimé en France



Raphaël Majan Chez l'oto-rhino

Cette édition électronique du livre
Chez l'oto-rhino de RAPHAËL MAJAN
a été réalisée le 20 juin 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en avril 2004 par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782846820172)
Code Sodis : N45220 - ISBN : 9782818007402
Numéro d'édition : 2792